

« Tous ceux qui tombent »

Psaume 145

*L'Éternel soutient tous ceux qui tombent et redresse tous ceux qui sont courbés. Tous, avec espoir tournent les yeux vers toi, c'est toi qui leur donnes leur nourriture en son temps. Tu ouvres ta main et tu rassasies à souhait tout ce qui a vie. L'Éternel est juste dans toutes ses voies et bienveillant dans toutes ses œuvres.*

Le psalmiste crie la grandeur de Dieu et rend gloire à sa bienveillance : L'Éternel est grand et très digne de louange, sa grandeur est insondable écrit-il. L'Éternel soutient tous ceux qui tombent et redresse tous ceux qui sont courbés. L'Éternel est près de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent avec vérité ; il réalise les souhaits de ceux qui le craignent, il entend leur cri et les sauve.

Cette prière confiante vient buter contre l'histoire des hommes. Contre notre histoire, celle de notre pays, celle de notre religion, celle de notre confession. Quand je dis : « notre » histoire, pays, religion, confession, je ne parle pas de façon identitaire des protestants, mais de toutes celles et ceux qui partagent le même espace de mémoire collective et qui ne peuvent qu'être, sinon concernés, du moins arrêtés par un épisode qui ne peut être oublié tant sa violence interpelle. Je veux parler ce matin de ce qu'on appelle la « Saint Barthélemy » et qui n'a rien d'une fête. Chaque année, me direz-vous, nous en reparlons. Est-ce bien nécessaire de s'appesantir sur des événements sanglants vieux de 450 ans ? N'est-ce pas un moyen de raviver les anciennes haines, et avons-nous un devoir de mémoire envers des ancêtres qui n'en sont pas pour tous les protestants d'aujourd'hui, étant donné que beaucoup de coreligionnaires réformés sont de nouveaux convertis dont les parents ou grands parents étaient catholiques, juifs, musulmans ou sans confession ?

Prendre ce temps, chaque année, pour évoquer la Saint Barthélemy est, plus qu'un devoir, une recherche théologique. Et le psaume 145 en est un indice. Le Dieu qui y est présenté, on l'a vu, est un Dieu grand et fort qui fait merveille. La louange qui est chantée ici nous pousse à demander : qui est ce Dieu au nom duquel on juge, au nom duquel on excommunique, au nom duquel on tue ? Le fait n'est pas nouveau et les questions ainsi posées sembleraient presque naïves si elles n'étaient sincères. Voltaire, en 1723, dans l'Henriade écrit : « je ne vous peindrai point le tumulte et les cris, le sang de tous côtés ruisselant dans Paris, le fils assassiné sur le corps de son père, le frère avec la sœur, la fille avec la mère, les époux expirant sous leurs toits embrasés, les enfants au berceau sur la pierre écrasés : Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre. Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre, ce que vous-mêmes encore à peine vous croirez, ces monstres furieux, de carnage altérés, Excités par la voix des prêtres sanguinaires, invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ; et, le bras tout souillé du sang des innocents, osaient offrir à Dieu cet exécrables encens. » Le massacre de la Saint Barthélemy pose le problème du crime d'État, nous l'avons dit lors de prédications précédentes ici même, mais ce massacre est aussi un crime au nom d'un certain christianisme. Dans la commémoration même, il est aisé de faire mémoire de faits politiques

en gommant la dimension théologique de l'événement. Il est tentant de mettre cette tuerie au nombre des guerres civiles qui se succèdent dans l'histoire mouvementée de notre vieille Europe. Comme si les machinations d'un pouvoir royal mal assuré et les envies de pouvoir des ligues catholiques et protestantes suffisaient à expliquer la catastrophe qui s'est produite en plein Paris le 24 août 1572 et en province, durant les semaines qui ont suivi. C'est le livre de Jérémie Foa qui m'a inspiré le titre de la prédication d'aujourd'hui : « Tous ceux qui tombent », et qui a fait surgir le Psaume de David et ce verset : « L'Éternel soutient tous ceux qui tombent ».

Qui sont-ils ceux qui tombent ? Les victimes, bien sûr. Mais en relisant ce verset après avoir lu le récit détaillé reconstitué par Jérémie Foa, grâce aux archives qu'il a patiemment compulsées pour retrouver les traces des victimes mais aussi celles des bourreaux ; en repensant à ceux qui tombent, il m'a semblé voir en la personnes des bourreaux, les héritiers de la chute d'Adam, du malheur de Caïn et de la méchanceté des premiers humains bibliques. Il m'a semblé que ces agresseurs sûrs de leur bon droit étaient tombés eux aussi dans les affres du mal.

En ce jour terrible, la chute est partout, et l'on ne peut se départir de cette vision de corps qui tombent, soit des fenêtres, comme le corps de l'Amiral de Coligny, soit de la maison du bout du Pont aux meuniers dans le lieu-dit : la Vallée de Misère, si bien nommé qu'on dirait qu'il attendait ce jour comme une apocalypse. Jusqu'à ce jour sanglant, les corps tiennent debout dans la même ville, sous le pouvoir du même roi et parmi ces hommes debout, l'Amiral de Coligny se tient même très près du roi Charles IX comme le bon conseiller qu'il est. Cela ne veut pas dire que les capitaines de quartiers chargés de faire régner l'ordre autour de chez eux et les adeptes de la nouvelle religion, ou de la « nouvelle opinion », comme on les appelle, soient des amis : depuis les années 1560, les arrestations sont courantes et quand on est de la religion réformée, on finit au Châtelet ou à la Conciergerie dès qu'on est dénoncé pour avoir mangé de la viande au milieu du carême ou pour ne pas avoir été vu à la messe depuis trop longtemps. Mais on reste debout, citoyen d'une même ville, voisins et voisines existant sous le même règne. Déjà, trois guerres ont eu lieu entre le parti protestant et le parti catholique et depuis la conjuration d'Amboise et le massacre de Wassy, les deux partis religieux se tiennent en respect, comme si une terre commune les obligeait à demeurer dans ce compromis nécessaire.

C'est précisément ce long temps de cohabitation avant le massacre qui le rendra possible pratiquement. Les petits chefs catholiques des quartiers qui dénoncent les huguenots, les harcèlent et les font emprisonner, tirent souvent leur pouvoir de confréries liées à une paroisse, comme par exemple les porteurs de la

« Châsse Sainte Geneviève ». Jérémie Foa montre que ce sont les liens religieux qui font de ces hommes des gens puissants. Ils ont l'honneur de sortir les reliques aux yeux des fidèles lors des processions, ils sont élus capitaines de ligues et possèdent souvent un arsenal chez eux pour intervenir sur ordre du pouvoir de la ville ou du clergé. Leurs charges ecclésiastiques leur donnent une autorité incontestable et les invitent au zèle. Dans l'exemple de ces porteurs de reliques, les archives révèlent que trois hommes de cette confrérie sont à l'origine de la moitié des emprisonnements pour hérésie à la Conciergerie entre octobre 1567 et août 1572, donc deux ans avant le massacre. Trois hommes seulement. Et comme ce qu'il fallait démontrer, on retrouve ces trois hommes à la manœuvre le 24 août 1572, cinq ans plus tard, et c'est un de ces trois-là qu'un chroniqueur de l'époque décrit comme se « *vantant en montrant son bras nu d'avoir égorgé, dans un seul jour, plus de quatre cents personnes* ». Ainsi, même si l'on a pu établir que rien du massacre n'était prémédité, la haine ressassée et l'organisation sociale qui la distillait dans les consciences aura au bout du compte permis l'organisation minutieuse de la tuerie. Les petits chefs zélés attendaient l'heure de gloire. En effet, qui connaissait mieux celles et ceux qui avaient été emprisonnés auparavant sinon ces hommes qui régnaient sur leur quartier ? Qui pouvait connaître si bien les noms, les adresses, les enseignes des boutiques, les signes particuliers des maisons et des gens si ce n'est ceux qui tenaient les comptes des arrestations. Ce sont tous ces indices qui, le jour du massacre, permirent d'aller sans hésiter chercher les hommes, les femmes et les enfants, là où ils vivaient depuis tant d'années sans se méfier de leur voisin, convaincus qu'ils étaient que l'État et le Roi ne laisseraient pas faire pareille abomination.

Les discours de haine religieuse, proférés par les bons bourgeois de la ville, par les clercs lors des offices, mais aussi par les poètes de la Pléiade ou les nobles proches du pouvoir royal, avaient pour eux l'administration du harcèlement des prétendus hérétiques.

Le déséquilibre des corps, la chute des victimes et celle des âmes des meurtriers sont donc venus de ces papiers archivés précieusement qui gardaient en mémoire les entêtements de ces huguenots qu'on avait déjà arrêtés à plusieurs reprises et qui ne se résignaient pas à abjurer leur foi. Le 24 août 1572, quand le tocsin sonne à la tour derrière Saint-Germain l'Auxerrois, la chute des corps commence et celle des âmes avec elle. Chaque meurtrier sait ce qu'il a à faire et c'est en famille, souvent, qu'on se rend chez le huguenot du coin de la rue. Le père de famille, le fils, le frère, se transforme en bourreau. On sonne poliment à la porte et l'on exécute sur place ou plus tard quand on a regroupé les victimes près de la Seine, dans la bien nommée Vallée de misère où les bestiaux sont d'habitude abattus. La Seine est le lieu symbolique de la chute en enfer ; on précipite d'un pont, on jette d'une berge, on voue au gémonies. Et comme si la ressemblance entre un être humain et l'autre, malgré leur différence confessionnelle était insupportable, on

défigure, on mutile, on déshumanise, comme pour justifier devant le ciel le meurtre du frère. L'hérésie doit être monstrueuse, inhumaine, diabolisée, il faut donc la révéler en défigurant les victimes.

Le Dieu du Psaume entend-il les cris de ceux qu'on égorge ou qu'on noie ce jour-là ? Où sont les merveilles de l'Éternel ? Sans doute dans la conscience des justes qui aidèrent tel enfant, tel ami, tel membre de la famille à fuir et échapper ainsi à l'horreur. Sans doute dans le courage des mères qui, laissant fuir leur mari, restèrent à affronter les bourreaux et le saccage de leur maison, et dissimulèrent leur foi pour sauver leurs enfants et les enseignèrent secrètement dans la foi réformée. Sans doute aussi dans le courage de ceux qui ne voulurent pas adjurer et qui périrent en priant.

Le massacre de la Saint Barthélemy n'est pas seulement une affaire d'État. Ce massacre est une affaire de conscience religieuse et, à ne regarder que les grands équilibres des forces politiques en place, on risque d'oublier l'équilibre des corps, ces corps que l'administration de la haine et la propagande religieuse individualise pour mieux les abattre.

Les pages que nous livre l'historien Jérémie Foa sont essentielles pour comprendre l'humanité déchue, le désir de pouvoir, le désir de soumettre, la tentation de se prendre pour Dieu. Ces pages redonnent un visage aux victimes, mais aussi étrangement aux bourreaux, dont on comprend mieux les intérêts, les bassesses, mais aussi le formatage religieux de la conscience. Et avec ces portraits saisissants, l'auteur du livre a raison d'apparenter la Saint Barthélemy à un pogrom.

Comme la croix du Christ nous apprend de quoi l'humanité est capable et nous humanise en nous rendant lucides sur le mal, le massacre de la Saint Barthélemy nous rappelle ce qu'est l'enjeu de la liberté de conscience et l'enjeu d'une théologie qui tient ensemble la liberté et la grâce.

En matière de conviction, chacun est l'hérétique de l'autre, et nous en faisons l'expérience ici même quand nous accueillons au nom de l'Évangile inconditionnellement, quand nous nous efforçons de mettre en actes une foi sincère et que nous osons la critique, le scepticisme, la réflexion et la remise en question des dogmes pour qu'émerge l'Évangile. Alors, nous devenons forcément les hérétiques d'autres courants théologiques qui pensent et vivent autrement leur foi. En d'autres temps, cela nous aurait valu l'enfer, au sens propre comme au sens figuré. Aujourd'hui, protégés par l'État laïque, nous jouissons de cette liberté ; mesurons-en le bien fragile et protégeons-le. Laissons à Dieu le soin de juger *de la sincérité* de chacun. Les heures les plus sombres de l'histoire du protestantisme français ont fait germer dans la conscience des générations qui suivirent un attachement farouche à l'amour du prochain, à la paix et à la liberté de conscience. Nous connaissons le prix de tels trésors ; propageons-les dès aujourd'hui pour construire la paix de demain.

Que notre foi ne faiblisse jamais dans l'adversité : la grâce de Dieu toujours nous guide.

AMEN